

Denis Baldwin-Beneich

Le plus grand
rabbin du monde

R O M A N

DENOËL

Extrait de la publication

Le plus grand rabbin du monde

DU MÊME AUTEUR

- Softwar* (avec T. Breton), Laffont, 1984
Fausse donne, Balland, 1990
L'Imposteur, Balland, 1992
L'Anniversaire de Liz Lapin, Balland, 1993

Denis Baldwin-Beneich
Le plus grand
rabbin du monde

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 2002
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.25245.0
B 25245.6

Pour Sarah & Sophie

I

« Qu'un rabbin sans barbe vaut mieux
qu'une barbe sans rabbin. »

Dicton hassidique

Depuis quelque temps déjà, je me réveille aux premières lueurs de l'aube. Le jour n'est pas encore là. Sa lumière demeure incertaine, voilée, inconstante et lointaine, visible et invisible tout à la fois. Sans quitter le lit, je regarde par la fenêtre l'obscurité de la nuit se diluer lentement dans les vapeurs qui remontent de l'étang vers le ciel. Après ça, je me lève, sans bruit ou presque mais curieusement tout entouré de ce vacarme intime si propre à la vraie solitude. Je prépare mon café et je sors enfin, pieds nus dans l'herbe froide et lourde de rosée, m'asseoir dans un large et inconfortable fauteuil en bois. Je garde la tasse de café fumant bien serrée entre mes deux mains. Je grelotte. Je ne me couvre pas pour autant. Mon corps transi se réchauffera bientôt, je le sais, comme tous les matins, à la lumière qui s'achemine pro-

gressivement vers moi. Je me laisse aller à la contemplation des choses.

Je suis le premier homme à mettre un pied dans ce monde. Et le fauteuil de bois dans lequel je suis installé est un trône placé à la droite de Dieu.

S'Il était là, assis auprès de moi, et moi tout près de Lui, ce serait mieux, bien sûr. Les brumes de ma solitude en seraient irisées. Il me demanderait : « Tu vis là ? » et je Lui répondrais : « Parce que Tu appelles ça vivre, Toi ? »

Mais les nuées s'élèvent de la terre vers le ciel tandis qu'autour des arbres des pâleurs obscures, nouées comme à des faveurs, se défont et c'est tout.

Les oiseaux dorment encore. Je les imagine blottis, corps en boule, bec sous l'aile tandis que règne, au-dessus de leur tête comme de la mienne, un silence impeccable tissé par le souffle irrégulier du vent et le froissement du feuillage.

À une extrémité du ciel, on distingue quelques nuages, très peu, quasi immobiles. On dirait qu'ils attendent un signal pour entamer leur course. Le soleil pointe à peine et voilà qu'une marée floconneuse, venue d'on ne sait où, se met aussitôt en route, silencieuse, pesante, et passe, interminable. Ils étaient trois à l'instant, j'en compte maintenant vingt mille et plus, amassés comme les soldats de l'armée du roi David.

Et puis, venant de toutes parts, j'entends le piaillage ininterrompu des oiseaux, ces anges du bien et du mal. J'ai beau faire, lever la tête en tous sens vers le sommet des arbres qui encerclent l'étang, je ne les vois

pas. Sauf une fois. C'était un héron bleu. Silencieux et déployé dans les airs, il avait pénétré l'azur, fluide comme une longue bannière de soie. Sa présence avait été si majestueuse qu'elle en devenait du même coup incompréhensible. Il avait comblé de ses ailes étendues le point de fuite du paysage et, à lui seul, était devenu le nouveau paysage dont mes yeux n'avaient pu se détacher. J'avais cru d'abord à une vision, peut-être parce que je n'avais pas entendu le battement de ses ailes. On aurait dit que le ciel était sous lui et qu'il passait entièrement dans mon regard comme une main se pose sur les paupières. Puis, après avoir décrit au-dessus de l'eau un cercle suave, il avait disparu, me laissant dans un état de pur enchantement.

« Ah, Seigneur, si Tu déchirais les cieux et si Tu descendais... », ai-je pensé, car il n'y a rien en ce monde qui n'ait son correspondant suprasensible, pas un seul brin d'herbe non plus – cela est dit – qui n'ait sa constellation dans le ciel.

Le Très-Haut, auteur de tous les miracles, en envoyant ce héron bleu, m'avait, de toute évidence, adressé un signe.

Alors pourquoi ne m'avoir envoyé qu'un seul héron bleu ?

Mais laissons Dieu et toutes les bontés qu'il a pour nous et revenons plutôt à ce qui me préoccupe car j'ai grandement besoin de comprendre Ses intentions à mon endroit. Je suis là, par exemple, en ce lieu inconnu, depuis quelque temps déjà, deux ou trois mois peut-être,

je ne sais. D'ailleurs, je ne compte pas. Ça ne rimerait à rien. Compter quoi ? Ces jours et ces jours qui excèdent les doigts de ma main ? À quoi bon ? Tout ce que je sais, c'est qu'il y a des matins auxquels j'assiste bouche bée et des silences à déconcerter un moine trappiste.

Et cependant, moi, je vais mieux ces derniers temps. Ça va mieux, oui, beaucoup mieux. Ou alors, je m'habitue. Je ne saurais dire à quoi cependant.

De fait, ma situation, ou du moins ce que j'en perçois – car comment peut-on s'identifier à quelque chose qui vous échappe ? –, si elle ressemble par bien des aspects à une banale et monotone convalescence, ne va pas sans alimenter une certaine inquiétude de ma part. Je préfère dire « inquiétude » pour ne pas m'effrayer moi-même mais on en conviendra aisément : les malheurs sont moins des châtements que des menaces. Je constate chaque jour, tout autour de moi, de ridicules détails qui, ajoutés les uns aux autres, passent l'ordinaire et me plongent dans une perplexité qu'en d'autres circonstances je trouverais plutôt comique. Mais surtout, je n'ai toujours pas la moindre idée de ce que je fais ici, au milieu de ces bois impénétrables, face à un petit étang qui brille sous le ciel avec l'éclat d'une pièce d'argent tombée dans l'herbe, livré comme je le suis au seul déroulement des heures et des ombres colorées qui les accompagnent. Pas la moindre idée, non. Franchement, non.

Et quelqu'un d'autre à ma place ne le saurait pas davantage, j'en suis persuadé.

Faut-il que je me repose ? Veut-on que je me repose ?
Et de quoi, Seigneur ?

Pourtant, il me semble qu'être quelque part, c'est être au moins quelque part. Mes ancêtres de Lituanie – qui avait bien pu me raconter cela ? – vivaient dans des conditions misérables. Pour espérer mendier avec quelque profit, il leur fallait marcher plus de trente kilomètres chaque jour avant de regagner leur village. Du moins avaient-ils un village. C'était déjà ça. Bien sûr, ils s'en plaignaient. Et moi alors, que devrais-je dire ? À y regarder de près, ma situation n'est guère plus reluisante. Elle serait même euclidienne. Disons que je suis en un point. Disons que c'est un point, faute de mieux. Est défini comme point ce dont la partie est nulle. Donc, je suis nulle part. Et ça, je peux dire que j'en ai chaque jour confirmation puisque, le soir venu, je n'ai toujours pas de meilleure réponse à la question que je me posais la veille. Cependant, si je m'assois tous les matins en face de cet étang, c'est que mon être tout entier est effectivement quelque part en face d'un étang. Par suite, et au regard de l'étang, je suis nulle part, absolument. Et qu'il s'agisse de celui-ci ou d'un autre, tout bien considéré, ça ne change pas grand-chose au problème. Alors perdu pour perdu, est-ce que cela ne devrait pas suffire à me rassurer un peu ? Eh bien non, je ne crois pas. Et comme on ne me dit rien et que je suis incapable de calculer ma position sur la terre en mesurant la course des étoiles dans le ciel, je risque de rester encore longtemps comme

ça, sous la voûte étoilée et muette, muet moi-même d'ignorance et de stupéfaction.

Avait-on vraiment besoin en plus, et même si ce n'était que pour parfaire une solitude déjà bien extravagante, de m'infliger une famille au grand complet, avec femme et enfants ? C'est inouï mais c'est comme ça. Un garçon et une fille, pas moins. Aurais-je été une grand-mère juive, en voyant qu'il y avait au moins un garçon dans la famille, je me serais aussitôt écrié : « L'honneur est sauf ! » Seulement voilà, je ne suis pas une grand-mère juive et je ne reconnais pas plus l'un que l'autre comme étant les miens. Je veux parler de ces enfants.

Cette famille qui se fait effrontément passer pour la mienne – or je ne crois pas avoir exprimé une seule fois le désir d'être parmi les miens – est tout bonnement un mystère. Un mystère de plus. Des mystères, il y en a de bien plus importants, j'en conviens, mais celui-ci occupe, pour ainsi dire, une bonne partie de mon quotidien et me trouble plus que de raison. On croira que je plaisante ou que j'exagère mais la vérité est que je n'ai toujours pas saisi le prénom des enfants, pas plus de l'un que de l'autre. Quant à leur mère, je n'arrive pas à trancher : porte-t-elle une perruque, oui ou non ? Or, eût-elle été ma femme, ne l'aurais-je pas mieux, beaucoup mieux connue ?

Elle est pourtant belle comme Tirsah, jolie comme Jérusalem, cette femme qui prétend être mienne.

Terriblement étrange et étrangement belle aussi, comme si la beauté elle-même précédait ses pas et que

l'être qu'elle annonçait était simplement inimaginable. Moi, chaque fois, je compte deux coups au cœur. Sa silhouette se livre à moi comme celle d'un « Être-Angé ». C'est ainsi que le mot se déforme dans ma bouche, lorsque je la vois arriver à l'étang, le feu de sa chevelure noire attisé par la lumière du matin, l'éclatante nudité de tout son corps malgré le voile, magnifiée par la grâce de ses mouvements lents et doux. Et je reste devant elle à la contempler, David sans harpe. Souvent, elle a sous le bras un livre saint qu'elle me jette aussitôt à la figure, sans un mot mais sans cruauté non plus. Le geste est impie mais l'offrande est pieuse. Je ne m'y trompe guère. Elle ne me traite pas comme si j'étais le plus mauvais de ses chiens, voilà tout ce que je peux dire. J'ouvre précipitamment le livre et je cherche dans ces pages laissées par d'antiques et obscurs rabbins de Galicie, de Bohême ou de Hongrie le sens de ce beau visage qui ne dit rien. Et lorsque tout à coup je vois que, dans le *Traité de l'Âme de la vie*, il n'est question que de l'ange de l'amour, celui qui vole vite, celui qui est mille fois plus rapide que l'ange de la sérénité, alors je ne sais plus quoi penser. Si elle se joue de moi, assurément, elle est en train de gagner. Subjugué, je pose le livre sur mes genoux, je relève les yeux vers elle et je la regarde comme si elle venait de m'apparaître pour la première fois. Et je rougis.

En vérité, je lui passerais bien volontiers les enfants si en échange elle consentait à être ma femme.

« Que tes pieds sont beaux dans leurs sandales », ai-je envie de clamer chaque fois que nous nous retrouvons

au bord de l'étang, dans ce jardin fermé où elle règne pareille à une fontaine.

Les enfants, on peut toujours les immoler à Saturne comme faisaient les Carthaginois.

« Les contours de tes hanches sont comme des colliers, œuvres des mains d'un artiste. »

Et les Carthaginois, quand ils n'en avaient pas, ils en achetaient.

« Ton nombril est un calice arrondi où ne manque pas le vin épicé. »

D'ailleurs, et sans aller chercher aussi loin, notre Abraham, ce père exalté, n'avait-il pas montré la voie en acceptant sans sourciller de sacrifier à Dieu son fils Isaac ?

« Ton ventre est un tas de froment entouré de lis. »

« Tes deux seins », eh bien moi aussi, « sont comme deux faons », j'accepte le sacrifice. Et, « jumeaux d'une gazelle », sans sourciller, non plus.

Je suis fin prêt.

Parfois, je me dis que cette femme à la surprenante beauté, qui est là, juste en face de moi, ne peut être que la réincarnation d'Abisag, la Sulamite, celle-là même qui devrait s'employer à réchauffer mon corps transi de ses caresses, mais, comme elle ne fait rien de semblable ni même d'approchant, je me dis aussi que ce n'est peut-être pas elle. D'autres fois, quand je la regarde, je sens qu'il émane de tout son être, un peu comme si elle était auréolée de je ne sais quel ondoisement de lumière froide, une affreuse lueur, irréaliste et désespérante. C'est pour-

tant la même personne, parée de la même irrécusable beauté. En tous les cas, je ne me souviens pas d'avoir jamais épousé pareille créature et j'ai beau fouiller dans mes souvenirs les plus anciens, voire dans mes rêves les plus vaniteux, je ne vois aucun dais nuptial au-dessus de nos têtes, aucun, ni au-dessus de la sienne, ni même au-dessus de la mienne. Pas de h'ouppa, rien. Pas le moindre rabbin à la barbe parfumée chantant à la cérémonie, aucun écho des réjouissances, aucune danse tribale, aucun verre brisé sous le talon pour éloigner le mauvais œil, rien, rien, rien, mais le vide, le moment blanc et le silence sifflant qui persiste et s'y engouffre.

Naturellement, quand je pense à toute cette histoire, je me dis qu'elle ne tient pas debout car enfin, on peut toujours oublier son mariage, mais sa nuit de noces, tout de même ? À moins qu'il n'y ait eu mariage mais sans nuit de noces, justement. Est-ce que ça s'est déjà vu ? Eh bien, il faut le croire. Fallait-il pour autant que j'en sois le vivant exemple ?

Je regarde ma main gauche posée à plat sur le bras du fauteuil. Je ne porte pas d'alliance. Je regarde la sienne qui pend le long de son corps. On dirait l'aile d'un oiseau brodée de points de nacre. Ses doigts sont nus à l'exception d'un mince anneau d'or entourant la phalange de l'auriculaire. C'est curieux, cet anneau si fin disposé à l'extrémité du petit doigt, un peu énigmatique aussi, mais en gros nous sommes quittes. Il n'y a donc pas eu de mariage non plus.

Lorsque l'or fluide du matin se dissipe sur ses traits ou qu'une ombre rousse passe sur son visage, atténuant un temps sa triomphante beauté, je découvre en elle une paisible et incompréhensible douceur, peut-être l'expression d'une rigoureuse indifférence. Alors ses yeux s'immobilisent comme des colombes près des ruisselets d'eau et ses lèvres, pâles jusqu'à la commissure, retrouvent le sourire quasi aboli de ce qui ressemble à une extase passée. Je me trompe peut-être de contexte, qui sait ? Il y a des jours où je lui trouve même des petits airs de sainte Thérèse, celle du Bernin, en pleine pâmoison physique ou mystique. Difficile à dire car les deux extases se confondent souvent au cours d'une même élévation de l'âme, à force de secousses, palpitations et autres tensions du corps qui, dans ce cas de figure précis, je le reconnais volontiers, ne me doivent pas grand-chose.

Et pour couronner le tout, chaque fois qu'une vague réminiscence s'empare de moi, ou qu'un détail fait d'un mot, d'une couleur ou d'une odeur ramène son être tout entier sur le bout de ma langue, alors brusquement, sa figure se transforme et affiche un affreux : « Va, retourne en Égypte ! » qui me surprend toujours et me glace les sangs. D'autres fois, la rebuffade se fait plus simplement laïque et c'est un : « Revenez demain, je vous dirai tout... » qu'elle semble désormais me promettre, mais moi, je ne la crois déjà plus.

Longtemps après m'avoir jeté le livre saint à la figure, lorsque les ombres de l'après-midi s'étirent à en perdre toute forme, il lui arrive, c'est vrai, de s'adresser à moi.

Alors, avec une de ces intonations qui doivent autant à l'anglais qu'au yiddish, elle m'appelle Yukel tandis que moi je sursaute chaque fois car je ne m'appelle pas Yukel, naturellement. Puis, d'une neutralité affligeante, elle me demande si je me sens bien et, sans même me laisser le temps de lui répondre, se retourne déjà pour faire autre chose. Peut-être pour éclater de rire. J'espère tout de même que non. Parce que, enfin, si nous rions chacun de notre côté sans nous l'avouer une seule fois, sans jamais partager cette bonne humeur qui fait le charme, me semble-t-il, de la vie de couple, c'est qu'il y a décidément quelque chose qui ne va pas entre nous.

Mais elle se retourne et c'est tout. Son dos ne frémit pas.

Ah, si seulement j'osais l'attraper par les chevilles et la ramener vers moi !

C'est un ange, c'est sûr, « ma colombe, ma parfaite ». Mais il est de mauvais anges qui sont beaux comme elle. Chaque jour, elle s'occupe de moi avec bienveillance et application, comme une servante d'autrefois, comme Abisag, la Sulamite, justement, moins le côté jeune vierge docile au corps nu et tiède se couchant sur mon sein glacé. Reste qu'on ne m'enlèvera pas de l'idée que l'obstination qui se révèle dans quelques-unes de ses petites bontés servirait tout aussi bien à m'égorger si, par malheur, elle renonçait à cette rigoureuse indifférence qui lui va si bien.

Quant aux enfants, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils n'ont rien de la grâce parfaite de leur mère. Et

d'une certaine manière, c'est assez logique : n'étant pas ma femme véritable, pourquoi serait-elle la mère de mes enfants ? Ils ont, ces enfants, envers moi, des mouvements sporadiques de tendresse auxquels je ne sais que répondre. Dois-je leur ouvrir les bras, dois-je les repousser ? Que faire ? Je ne veux pas paraître inutilement cruel mais je ne vais quand même pas faire semblant de les aimer en retour sous le prétexte qu'ils reniflent et grognent tout le jour pour me faire croire qu'ils sont malades. Les deux, le garçon comme la fille, ont une tête de volaille, le cou fin et long de l'espèce, la démarche blessée de ceux qui ne vont nulle part. Ils portent le même accoutrement, chemisette démodée et short trop long, d'une couleur si terne que c'est peut-être du gris. Ils ont de plus la peau blafarde et leurs articulations sont presque bleues. Je ne leur trouve vraiment aucune ressemblance avec moi. Quand ils se mettent à tousser de concert, qu'ils toussent à s'en déchirer la poitrine, la langue raide, les yeux ronds et saillants, que cela dure trop longtemps, au point que les oiseaux regagnent leurs branches et se taisent, alors seulement elle intervient et d'une voix de prêtresse inspirée leur scande : « Sérénité ! Sérénité ! » Sur le coup, ça les paralyse. Ça me surprend aussi. Et puis après, ils se calment, s'éloignent et s'en vont cracher leur glaire plus loin. Si au moins ils pleuraient, les pleurs, ça nous rapprocherait un peu. J'en serais touché, inévitablement, car il y a du mérite dans les pleurs et je ne connais personne qui y soit authentiquement insensible. D'ailleurs, rabbi Isaac,

Denis Baldwin-Beneich

•• Le plus grand rabbin du monde

Quelque part sur la côte est des États-Unis, Yukel vit en reclus dans une cabane en pleine forêt. Chaque jour, des êtres mystérieux lui rendent visite : une femme à la beauté irréelle, accompagnée d'enfants disgracieux et

de rabbins qui cherchent à le photographier. Yukel ne reconnaît personne.

Denis Baldwin-Beneich vit aujourd'hui aux États-Unis.

Il est l'auteur de plusieurs romans, notamment *Softwar* (1984), *Fausse-Donne* (1990).

Il s'évade et erre sur les routes de la Nouvelle-Angleterre. Mais bientôt, rattrapé par une escouade de rabbins, l'amnésique Yukel est brusquement plongé dans son incroyable destin : il est le nouveau messie d'un groupe

de Juifs new-yorkais ultrareligieux.

Comment en est-il arrivé là, lui, l'étudiant paisible et légèrement dépressif ? Quel malentendu l'a jeté dans ce complot de fanatiques qui s'affrontent au nom du Talmud en taillant par surprise les barbes de leurs ennemis ? Gourou juif, yiddish pop star, Yukel parcourt l'Amérique à bord d'une limousine blanche, escorté de rabbins fumeurs d'herbe. Accueilli par des foules en délire et des danses folkloriques qui tournent au carnage, il comprend qu'un terrible piège est en train de se refermer sur lui.

Dans un univers très américain et très juif, Denis Baldwin-Beneich construit un roman magistral et burlesque, une farce débridée, un road movie kabbalistique quelque part entre les romans de Singer et le cinéma des frères Coen.

DENOËL

B 25245.6  02.02
ISBN 2.207.25245.0
20,50 €

9  782207 252451